

YEGGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

*focus sur*

| CRÉATION DANSE

# QUE TU ES PUISSANTE, MON ENFANT !

**CULTURE**

*Sexisme dans  
le street art ?  
Oui, Mad'âmes !*

**DÉCRYPTAGE**

**PMA : IL Y A  
URGENCE !**

**Rozenn Moro**

**L'ENJEU DE L'ÉDUCATION**



# Celle qui

## enfile les lunettes de l'égalité



Il y a bientôt 20 ans, lorsque j'étais en maîtrise, j'ai choisi de faire mon tout premier stage auprès de la chargée de mission égalité FH en Préfecture des Côtes d'Armor... J'étais déjà « sensible » : le fait que ma mère, féministe sans le nommer, ait beaucoup regretté d'avoir travaillé sans être déclarée, 8 ans dans l'ombre de mon père, puis divorcée sans plus jamais se remarier, n'y est pas pour rien !! », commente Rozenn Moro qui dès lors prend conscience de l'ampleur des inégalités entre les femmes et les hommes, implantées dans toutes les sphères de la société. Depuis, elle n'a jamais cessé de revendiquer l'importance de l'éducation à l'égalité : « Pour que les filles aient moins le sens du sacrifice, du soin aux autres et apprennent à s'affirmer, à servir leurs intérêts, et pour que les garçons se décentrent d'eux-mêmes et apprennent à prendre soin des autres... » Elle a coordonné un pôle Économie Sociale et Solidaire, été chargée de mission Leader – programme de soutien aux projets en zone rurale – et a donné des cours en Master à la fac d'économie. Elle le dit, c'est surtout entre deux postes qu'elle a pris le temps de militer. Dans un cadre syndical, d'abord, en accompagnant des femmes – majoritairement harcelées par leurs directeurs - en souffrance mais réalise alors l'impuissance d'un système qui camoufle le problème sans en régler le fond et la source. Dans le cadre associatif ensuite, en découvrant la conférence « Le clito, un petit nom qui en dit non » de Questions d'égalité – qui aujourd'hui n'est plus active mais dont le site reste à disposition du grand public. Elle rejoint alors la structure pour y développer des formations. « J'ai quitté mon poste et j'ai accepté de tenter le coup. Pendant 9 mois, grâce au chômage, j'ai travaillé bénévolement pour développer mon poste. Il y a eu des moments intenses... On a formé plus de 100 assistantes maternelles, des animateur-rices jeunesse dans les 4 départements bretons, des éducateur-rices PJJ, des agents de collectivités locales, des personnes en service civique... avec des retours extrêmement positifs et toujours cette question : 'Pourquoi n'avons-nous pas été formé-e-s avant ? En formation initiale ?' », s'enthousiasme Rozenn Moro, bientôt 41 ans, qui a aujourd'hui créé son entreprise de formations BinOcle : « Quand tu travailles en asso-

ciation, tu es sans cesse détourné-e de ta fonction initiale de sensibilisation, de formation. Tu passes ton temps en réunion ou le nez dans tes bilans financiers et administratifs à chercher des moyens pour garantir la pérennité financière de ta structure. Je passe sous statut privé mais je pratique des tarifs différenciés en fonction des capacités financières des structures. » Peinée par la dissolution de Questions d'égalité, la militante poursuit néanmoins sa route, toujours sur la voie de l'éducation à l'égalité. Avec BinOcle, elle intervient auprès des adultes mais aussi auprès des enfants et des jeunes. Pour les accompagner vers un changement de pratiques, discuté et élaboré ensemble. Dès la petite enfance, on établit des traitements différents en fonction du sexe de l'enfant. « On va s'apercevoir, par exemple, qu'on incite d'abord les petits garçons à aller dehors. À jouer avec des voitures, des motos. Ils développent plus tôt une aisance motrice. Tandis qu'aux petites filles, on leur parle. On gazouille. », analyse Rozenn intarissable sur le sujet qui l'anime profondément dans sa vie professionnelle comme dans sa vie personnelle : « On va aussi voir, en primaire, que les garçons peuvent jouer à la poupée quand ils sont seuls. Tu mets d'autres garçons, ils vont commencer à faire les fofous avec la poupée. Les comportements sont entravés. Il faut les valoriser si on veut redresser la barre. » Injonctions, hiérarchie dans les inégalités, hétérosocialité, discriminations et autres assignations (mais aussi racisme, homophobie, grossophobie, handiphobie, etc.) créent des frustrations et induisent un schéma de violences qui ensuite se répercutent à tous les niveaux d'une société qui ne sait plus par quel bout prendre le patriarcat. Sa méthode : l'éducation à l'égalité, à travers le principe de l'éducation populaire. « À partir d'un débat mouvant dans lequel je leur fais des propositions et ils se positionnent 'D'accord' ou 'Pas d'accord', ils échangent leurs arguments. Je n'interviens pas même quand il y a des propos très sexistes. C'est difficile mais il faut tout écouter. Il est ensuite nécessaire qu'ils aillent observer par eux-mêmes pour ensuite avoir un débat. On a élaboré une liste de solutions quant au fonctionnement de la cour de récréation, qui a été donnée à la directrice. », se réjouit la militante convaincue que c'est en enfilant les lunettes de l'égalité que l'on y verra plus clair !

■ MARINE COMBE

+ d'infos : [www.binocle.org](http://www.binocle.org)

Février 2019 / [yeggmag.fr](http://yeggmag.fr) / 03



## Rencontrez des modèles et des photographes à Rennes

Créez votre profil sur Lumen.photo  
et rencontrez des modèles et des photographes  
sur Rennes, Brest, Lorient, Vannes, etc.

Premier réseau social photographique,  
anciennement nommé Modèles-Bretagne,  
Lumen.photo a pour but de faire se rencontrer  
les gens dans la vie réelle, pour faire des photos.

Et c'est gratuit. Et sécurisé.

<https://lumen.photo>



**ÉDITO** | UNE BELLE ANNÉE DE LUTTE  
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Aujourd'hui, la tendance éducative est au questionnement et à la remise en cause de nos anciens modèles. Doit-on mentir aux enfants ? Non, il faut leur parler, leur expliquer les choses pour en faire des adultes conscient-e-s et responsables, sensibilisé-e-s aux problématiques actuelles sociétales et environnementales. Ok, alors on ne doit jamais leur faire croire que le Père-Noël existe ? Que les sorcières ont un nez crochu, des verrues, volent sur un balai les nuits de pleine lune et vivent avec un chat noir (comprendre ici qu'il faut leur expliquer que les sorcières sont des femmes qui ont été mises en marge de la société parce qu'elles détenaient des connaissances, surtout en matière d'éléments naturels, et que pour ça elles ont été torturées et brûlées vives et que cette image sert de propagande contre toutes les femmes choisissant encore de sortir du rang.) ? Que papa, par amour, donne une petite graine à maman et ensemble, ils l'arrosent tous les mois jusqu'à l'arrivée du bébé, finalement livré par une cigogne (bah oui, parce que Noémie et Eléonor, elles ont deux mamans, alors elles ont fait comment ?) ? Que les petites filles préfèrent le rose et les petits garçons le bleu ? Que les femmes sont plus douces, plus maternelles, plus cérébrales, plus douées en cuisine et plus serviables ? Que les hommes sont plus bricoleurs, plus manuels, plus sportifs, plus téméraires, plus agités et plus sexuellement demandeurs ? Ah... on se ravise. Bon, peut-être que mentir aux enfants ou chercher un équilibre, c'est mieux. Un bon Disney, des bons perturbateurs endocriniens en barre chocolatée et zouh, au lit, merci, bonne nuit, fermez bien vos petits yeux, le marchand de sable va passer ! On se dira alors que nourrir l'imaginaire d'un-e enfant est primordial lors de son développement. On le croit aussi. Mais la construction de l'imaginaire passe-t-elle obligatoirement par la transmission d'une vision hétéropatriarcale blanche (sans oublier 'capitaliste', pour en revenir au bonhomme rouge à grosse barbe blanche...)?



## UNE AUTRE REPRÉSENTATION DES FEMMES EN 1939 - 1945

En découvrant récemment la bande-dessinée *Wotan*, trilogie créée par Eric Liberge – dont l'intégrale a été publiée chez Dupuis en 2014 – on a été interpellé-e-s par le trio choisi par l'auteur : un enfant, Louison, un homme, Etienne, et une femme, Yin Tsu, photographe japonaise, qui au fil de la guerre va être chargée d'espionner Himmler. S'il est rare dans les œuvres littéraires grand public de trouver des traces de femmes, d'autant plus non européennes, durant la Seconde guerre mondiale, il est encore plus difficile que celles-ci soient intégrées à l'Histoire dans un rôle équivalent à un autre personnage, sorti de l'héroïsme fantasmé, tandis que l'auteur s'attache à montrer l'horreur de la Shoah, des camps de concentration et des expériences « scientifiques » sur les cadavres (et montre, fait rare également, un nombre hallucinant de massacres de femmes et d'enfants). Cinq ans plus tard, l'œuvre reste inédite et subjuguante. On se réjouit de constater que les éditions Dupuis se sont depuis équipées d'une autre bande-dessinée présentant un volet que les Français-es connaissent moins, sur cette période : la situation en Belgique. Flore Balthazar dans *Les louves* nous invite à suivre le quotidien des filles de la Louvière – principalement celui de Marcelle et Yvette – conscientes, soucieuses et impliquées dans cette période trouble durant laquelle elles refusent l'ordre établi. Que ce soit avec Liberge ou Balthazar, on aime découvrir ces personnalités féminines trop longtemps laissées en marge de l'Histoire.

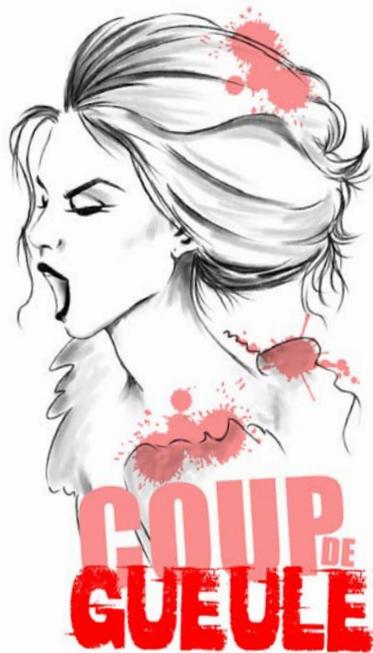
! MARINE COMBE

# UN JUSTE MILIEU

## INVASION DE FEMMES ADJOINTES À SARCELLES...

C'est délirant la mauvaise foi du patriarcat... C'est consternant même. La guerre à la parité, on ne l'avait pas vu venir dans ce sens-là à Sarcelles, ville dans laquelle, fin janvier, le nouveau maire Patrick Haddad (PS) a été contraint par la justice de rétablir l'équilibre entre ses adjointes et ses adjoints, ces derniers étant moins nombreux... Huit femmes, six hommes. À parité dans la connerie, ce sont deux élu-e-s de l'opposition, Chantal Grollier (UDI) et David Grandon (LREM) qui ont déposé un recours devant le tribunal administratif de Cergy-Pontoise pour dénoncer un scandaleux manque de parité. Le tribunal acquiesce : il y a bien de trop de femmes adjointes à la mairie de Sarcelles. Le juge explique que, pour les communes de 1 000 habitant-e-s et plus, le principe de parité impose l'obligation de présenter une liste où chaque sexe est représenté à parité, à au plus une unité près. On est d'accord, la parité, c'est important. C'est même une nécessité pour faire avancer les mentalités. Mais bizarrement, cette obsession du respect de la parité, on la retrouve que quand il y a « trop » de femmes. Ça ne choque personne quand il y a trop d'hommes, c'est-à-dire quasiment tout le temps. Ah si, c'est vrai, le nouveau gouvernement a fait récemment tiquer puisque la nomination d'Adrien Taquet a fait basculer le compte des ministres à 19 hommes et 17 femmes. Mais grâce à un tour de passe-passe – en disant que le Premier ministre ne comptait pas (ce qu'on apprécierait grandement dans les faits) – la parité est respectée à une personne près. Ouf, les hommes ne sont pas lésés...

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | FÉVRIER 2019

• La tête  
dans l'égalité - p.2

• Que tu es puissante,  
mon enfant ! - p.12

• Trop ou pas assez...  
- p.6

• Les murs ont des  
ovaires !  
- p.26

• PMA pour tou-te-s :  
ne plus reculer  
- p.8

• La culture en bref  
- p. 28

• La politique en bref  
- p.9

• Heureuse comme  
Alice  
- p. 29

• Exclues de  
la société - p.10

• Verdict - p.31

• YEGG & the city  
- p.32

LA RÉDACTION | NUMÉRO 77

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | [marine.combe@yeggmag.fr](mailto:marine.combe@yeggmag.fr)  
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | [celian.ramis@yeggmag.fr](mailto:celian.ramis@yeggmag.fr)

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

# PMA POUR TOU-TE-S : L'URGENCE !



© CELIAN RAMIS

**C'est la thématique qu'ont choisi de développer le Collectif breton pour la PMA et l'association George Sand lors d'une conférence organisée le 29 janvier dernier, à l'IEP de Rennes.**

« J'avais 33 ans quand Najat Vallaud-Belkacem a annoncé que ça allait se faire. Moi qui ne voulait pas aller à l'étranger... J'en ai maintenant 40. C'est une urgence parce que je ne suis pas sûre qu'on ait réellement parlé de la PMA. On a entendu des discours pour beaucoup lesbophobes et transphobes. C'est un imaginaire extrêmement néfaste qui se construit en France depuis 2012. », déclare Alice Coffin, journaliste militante féministe lesbienne, qui dénonce la lesbophobie d'État nichée derrière le report systématique\* d'un projet de loi encadrant l'extension de la PMA aux couples lesbiens, femmes célibataires et personnes trans. Elle parle de « grande mythologie ». Les politiques la promettent depuis maintenant 7 ans sans jamais tenir leurs engagements. Violences des non-actes et des discours dans les médias, invisibilisation des personnes concernées, manque de représentation... Alice Coffin analyse un ensemble de faisceaux indiquant que les pouvoirs en place discriminent ardemment les lesbiennes. « Les mois à venir vont être durs. La Manif pour tous a eu des effets désastreux et il y a un vrai lien entre les propos relayés par les politiques et les agressions LGBTphobes. », conclut-elle, pessimiste mais

toujours activiste. Discriminations flagrantes, lâcheté politique, mauvais traitement médiatique, la liste des impunités est longue et toxique puisqu'elle conduit une partie de la population, privée de droits égaux à ceux des hétéros cisgenres, à l'asphyxie. Une liste à laquelle Florence Bertocchio, militante transgenre, ajoute la transphobie de la Justice et de la Santé. La question de la conservation des gamètes est épineuse. Y avoir recours avant un traitement entraînant la stérilité, oui. Avant un traitement entraînant la stérilité dans le cas d'une transition, non. « On nous dit 'Vous n'avez qu'à adopter' alors que c'est très compliqué d'obtenir l'agrément pour l'adoption quand on est une personne trans et 'Vous n'avez qu'à avoir des enfants avant la transition' mais jeune on n'y pense pas toujours. C'est important de pouvoir conserver ses gamètes pour pouvoir y avoir accès même après une transition. », déclare-t-elle, s'appuyant sur des décisions judiciaires clairement opposant une femmes trans et un CECOS. Les deux militantes démontrent ici l'urgence absolue qu'il y a à établir cette loi. Pour donner les mêmes droits à tou-te-s.

MARINE COMBE

\* Récemment celui qui devait être rédigé à l'automne 2018, puis début 2019, a été repoussé à juin 2019.

bref

## SOS HOMOPHOBIE

Le 31 janvier, l'association a ouvert une permanence à Fougères, aux Ateliers. Les missions sont les mêmes : accompagnement et soutien des victimes, prévention des actes homophobes et transphobes par des interventions en milieu scolaire, par la formation pour adultes et le militantisme pour l'égalité des droits. La permanence aura lieu à Fougères les derniers jeudis du mois de 19h à 21h.

bref

sur la toile

chiffre du mois

27/02

La Ville de Rennes organise un recensement des personnes sans abris lors de la première édition de « La nuit de la solidarité ».

chiffre du mois

## le tweet du mois

« Quand je me suis installé, ma parole était indiscutée. Maintenant je dois redoubler d'arguments. » Ooooh, les pauvres gynécos qui constatent aujourd'hui que les femmes ont un cerveau en plus de leur utérus.

Marie-Hélène Lahaye @MHLahaye / 04-01-19

bref

## ÉGALITÉ PRO ?

L'égalité femmes-hommes, tout le monde se dit pour. Mais dans le quotidien, personne ne sait comment agir. L'université Rennes 2 organise une table ronde autour de ce sujet : « L'égalité F/H au travail : mission impossible ? », le 26 février de 9h à 11h sur le campus de Villejean. La matinée s'articulera autour de pistes de réflexions et d'actions sur les manières de se sensibiliser et de se former à l'égalité professionnelle.

bref

sur la toile

# L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



# ANNE LE BRIS

DOCTEURE EN SOCIOLOGIE,  
UNIVERSITÉ RENNES 2

Pour sa thèse, elle a réalisé une enquête sur les naissances hors mariage au Maghreb. En Tunisie, principalement. Alors qu'il n'existait aucune données statistiques sur le sujet, elle s'est intéressée aux trajectoires des mères célibataires, gardant ou non leur enfant. Elle animait, le 22 janvier dernier, la première conférence des Mardis de l'égalité de l'année, à l'université Rennes 2 : « Égalité, sexualités et maternités au Maghreb ».

## Qu'est-ce qui a vous a amenée à ce sujet ?

Aux alentours de 2005, j'ai travaillé, dans le cadre d'un master, sur la place des femmes tunisiennes dans l'espace public. Je m'étais rendue compte de la ségrégation sexuelle dans l'espace et j'ai commencé à interroger la question du féminisme d'État. La Tunisie avait un cadre juridique avant-gardiste, par rapport aux autres pays arabo-musulmans, et on pouvait quand même observer un certain décalage entre les normes juridiques et les normes vécues selon les milieux sociaux, entre les hommes et les femmes. J'ai rencontré la trésorière d'une association qui aidait les mères célibataires qui gardaient leurs enfants. Elle m'a expliqué la situation et dit que s'il y avait bien des femmes à qui on reniait des droits en Tunisie, c'étaient bien elles. Il n'y avait pas d'enquête là-dessus. Du coup, j'ai proposé ce sujet de recherches à l'INED, qui a trouvé ça intéressant et c'était parti.

## Pourquoi nie-t-on l'existence des mères célibataires ?

C'est une manière de nier l'existence d'une sexualité pré-nuptiale. Et de ne pas leur accorder de droits. C'est pour ne pas inciter à des pratiques qui pourtant existent déjà. Elles remettent en cause l'ordre social, elles s'affranchissent de la norme patriarcale. Une femme qui a un enfant sans être mariée, ça veut dire qu'elle s'est appropriée son corps, sa filiation. Elle enfante hors cadre légal. Tant que ce cadre n'évolue pas, elle ne peut pas être reconnue. Comme il y en a de plus en plus, ils sont obligés de reconnaître l'existence des enfants. Des mesures ont été faites pour leur permettre d'avoir un nom de famille. En Tunisie seulement. Ces mères remettent en cause la norme familiale. Certaines le revendiquent haut et fort mais ce sont des femmes qui en général étaient déjà un petit peu à la marge. Déjà coupées du milieu familial. Sinon c'est quasi de l'ordre de l'impossible.

## Quand l'enquête a-t-elle été terminée ?

En 2011 mais ça reste un sujet quasi anthropologique. C'est-à-dire que même si les données vieillissent, ça ne change pas énormément. On referait l'enquête cette année, on obtiendrait, je pense, des résultats pas très éloignés. L'âge au mariage recule toujours, le chômage, la crise des logements sont toujours présents. Je dirais même que ça s'est renforcé. Avec la crise économique, il y a encore moins d'accès à l'IVG puisque ce sont les domaines de la santé et de l'éducation les premiers coupés quand il y a des restrictions budgétaires. Pour les violences gynécologiques et obstétricales, je ne l'avais pas observé mais ça concerne toutes les femmes de classe populaire. Je pense que les violences finalement, elles sont avant tout sociales et économiques. Envers les femmes les plus pauvres. Qu'elles soient mariées ou non, elles n'ont pas la périndurale.

MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE  
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS  
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS  
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION



Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



## "C'EST QUOI UN BON PARENT?", UNE CAMPAGNE POUR L'EXTENSION DE LA PMA

ACTUALITÉ

© Célian Ramis



focus sur

### URGENCE ÉCOLOGIQUE SE RECONNECTER À LA NATURE !

Aurélie Décordé Gonzalez  
CROISER LES LUTTES

CULTURE  
Décoloniser les  
arts, une  
nécessité !

LIRE LE MAG

TÉLÉCHARGER

## FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,  
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

# DANS LES COULISSES D'UNE CRÉATION

En octobre 2018, Morgane Rey, chorégraphe et fondatrice de la compagnie Erébé Kouliballets – créée intentionnellement le 8 mars 1988 – nous proposait de suivre sa nouvelle création de danse afro-contemporaine autour du conte du *Petit chaperon rouge*. Magnifique invitation que nous nous sommes empressé-e-s d'accepter car non seulement elle nous a embarqué de l'autre côté du miroir en nous donnant accès aux répétitions mais aussi aux réflexions, à la construction d'un spectacle résolument féministe, à l'apprentissage d'un langage et d'une partition ainsi qu'à des moments forts essentiels à la naissance d'une complicité artistique et d'un collectif qui ensuite se dévoilent sur scène sans qu'on en connaisse les ressorts. Bienvenue dans les rouages d'une mécanique joyeusement bien huilée.



# SE (RÉ)APPROPRIER L'HISTOIRE'

Âmes sensibles, s'abstenir ! Parce qu'ici les oiseaux ne chantonnent pas gaiement sur l'épaule d'une enfant candide. Parce qu'ici personne d'autre qu'eux-mêmes ne viendra sauver les personnages des dangers de la vie. Parce qu'ici, il est question de sang, de sexe, de violences, de féminin et de masculin, de dépassement de soi et de transmission. Parce qu'ici la compagnie Erébé Kouliballets flanque les frères Grimm, Charles Perrault et leur morale patriarcale au tapis, reprenant le conte originel issu de la tradition orale du XIVe siècle. Rassurez-vous, nul besoin de vous asseoir ou de vous accrocher à vos sièges, il suffit simplement de connecter corps et esprits à cette création féministico-rock'n'roll pour que libération et émancipation s'opèrent.

Le 25 octobre, dans la salle Escapade de l'espace Le Goffic à Pacé, Morgane Rey, Delphine Chilard, Juliette Guillevin et Pauline Gérard sont allongées, ventres contre le sol, visages relevés les uns en direction des autres. Elles n'ont pas encore l'entièreté de la trame mais sont d'accord sur l'esprit général : que tout le monde sorte gagnant-e, grâce au respect et à l'écoute. Si cela paraît clair, les propos ne nous sont pourtant pas tout à fait compréhensibles ou plutôt accessibles. « *Le petit chaperon rouge, direction. La forêt, lien terre ciel. La grand-mère, ancrage. Le loup, le poids. Les quatre personnages forment une entité. On n'a pas la même force quand on est tout seul que quand on est quatre. Imaginez donc votre force seule qui s'additionne à celle des autres. L'énergie du conflit devient positive. Alors si je récapitule, on a petit chaperon – grand-mère – loup, petit chaperon – forêt – loup,...* Les triangles donnent l'espace scénique ! Parfait. On va reprendre la trame de chaque solo. C'est chouette de commencer ce travail, je suis contente ! », enchaîne Morgane Rey, chorégraphe de la compagnie de danse

afrocontemporaine, Erébé Kouliballets. On comprend les mots, perçoit l'idée mais le message reste brouillé à certains niveaux. Tandis que les danseuses s'échauffent, on feuillette leurs carnets de bord, outil incontournable dans la pratique de la professionnelle. Il y a des textes, des poèmes, des collages, des couleurs, des mots, des illustrations dont celles réalisées par Gustave Doré sur *Le Petit chaperon rouge*, des formes, des matières... et même des exercices et des annotations. « *Dans ce poème, je veux que tu tires ton intention de ça. Lis ce mot et tu te le répètes en boucle. Toi, tu te nourris en regardant ça, et de ce dessin, tu tires un mot qui t'amène à une dynamique.* »

## PREMIERS PAS

Chacune se concentre, déambule, tâtonne, effectue son mouvement en boucle jusqu'à saisir l'esprit de son personnage avant d'interpréter les solos en duo : « *Allez on fait un duo petit chaperon – grand-mère. Dans ce duo, le petit chaperon doit dominer la grand-mère, on inversera après.* » Juliette, troublée, abandonne la peau du petit chaperon un instant : « *Faut que je sois*

## Des contes sans sexisme !

Là, vous réfléchissez, passant en revue tous les contes que vous connaissez et cherchant certainement à vous convaincre que parmi vos histoires préférées, au moins une ou deux ont été épargnées de gros clichés bien sexistes et bien révélateurs d'inégalités. Alors oui, vous pouvez toujours vous consoler en vous disant que c'est Disney qui les a rendu cul-cul, ou Perrault, ou Grimm. Au choix. Quoi qu'il en soit, soyons honnêtes, les contes sont majoritairement sexistes, racistes et LGBTIphobes. C'était une autre époque, entendra-t-on dire pour éteindre les polémiques et demandes de réécriture des contes et dessins animés, à l'instar de la *Belle au bois dormant*, qui montre une femme passive tandis que le prince se démène pour la sauver en l'embrassant d'un baiser non consenti, la demoiselle en détresse étant inconsciente. Pour certain-e-s, cela relève du détail, de la futilité.

Il y a plus urgent, plus important. Pourtant, la relecture et la réappropriation des contes nous apparaissent comme indispensables pour se sortir des clichés véhiculés et surtout, arrêter de les transmettre. En tout cas, sous cette forme-là. Parce que tout n'est pas bon à jeter dans les contes, on vous conseille, en plus de *Lou(ps)*, de ne pas manquer le débat-spectacle écrit de manière anti-sexiste par Typhaine D., *Contes à rebours*, le 10 mars à 15h30 à la Maison de quartier de Villejean ainsi que le conte dansé flamenco, *Oma la « trop » merveilleuse histoire de Cendrillon*, présenté par Apsara Flamenco, le 12 mars à 17h30 à la salle polyvalente du terrain des gens du voyage de Rennes. Les deux événements s'inscrivent dans le cadre de la programmation du 8 mars, cette année sous la thématique « Des esprits libres, des corps libres, construisons ensemble l'égalité ».



© CÉLIAN RAMIS

méchante ? » Ce à quoi Morgane lui rétorque : « Dominer ne veut pas dire méchante. Mais tu dois avoir un impact sur elle. Là on cherche, c'est la première séance. Te bile pas. » C'est un ping-pong verbal et chorégraphique qui se dévoile sous nos yeux ébahis et légèrement perdus. Les discussions sont essentielles dans l'exploration profonde de l'histoire et ses interprétations, le ressenti face à un vieux conte que l'on cherche ici à transposer dans sa complexité et dans la modernité et l'énergie corporelle que l'on veut donner à l'intention initiale. Morgane observe, enregistre dans sa mémoire, interrompt l'échange chorégraphique, invite les danseuses à creuser davantage dans le mouvement, dans la connexion au corps, dans la puissance du squelette. Toujours en partant d'un mot, d'une idée, d'un sentiment : « Ok on refait. Le petit chaperon, tu me rajoutes du cross fit. La grand-mère en version prada. Et le loup, plus fort qu'une libellule. » Si les trois danseuses se connaissent des cours qu'elles suivent ensemble au Triangle avec la chorégraphe, les séances de travail créent une connexion spécifique, une complicité se tisse au fil des idées et des éclats de rire, qui sont nombreux dans cette ambiance sérieuse et décontractée, ca-

ractéristiques propres à la pétillante Morgane Rey. La répétition se termine par une danse de réjouissance du Mali et des exercices collectifs de relaxation à partir d'éléments naturels.

### LA CONSTRUCTION DES FILLES, FIL CONDUCTEUR DE LA COMPAGNIE

Le 25 octobre donc, à l'espace Le Goffic de Pacé, la création amateur *Loups* – qui vient graviter autour de la pièce professionnelle *Lou*, écrite par Morgane Rey et interprétée par elle-même et Cécile Colin (partie que nous abordons dans d'autres articles) – vient de se concrétiser. Encore un peu hésitante, bancalé dans le déroulé de l'histoire, elle va au fur et à mesure rassembler les pièces du puzzle, se développer, s'affirmer, prendre en confiance et en maturité. À l'instar de leur petit chaperon rouge à elles.

« C'est une histoire d'initiation. La forêt dans plusieurs pays d'Afrique est considérée comme un lieu d'initiation. Je trouvais important d'avoir cette entité qui n'est contre personne. Et puis on se demande aussi ce que va devenir ce petit chaperon. Pour nous, c'est une guerrière. Aidée de la sororité, elle va mettre une tannée au loup mais ce n'est pas dans une vision du bien contre

**« On se demande ce que va devenir le petit chaperon rouge. Pour nous, c'est une guerrière. Aidée de la sororité, elle va mettre une tannée au loup. »**

le mal, c'est plus complexe. », souligne Morgane qui fait germer le projet depuis plus d'une année à travers des recherches, des croquis, de la documentation, etc. C'est sa méthode de travail à elle qui envisage toujours des pièces autour de la construction et du développement des filles et des femmes. Des pièces à jouer en intérieur comme en extérieur, un point auquel elle tient particulièrement, défendant fermement la place des femmes dans l'espace public et notamment l'importance de la danse en rue qui donne à montrer des corps en mouvement, des corps dynamiques, des corps actifs.

Si elle s'est tardivement définie féministe, elle a pourtant souvent dans sa carrière envoyé valdinguer les cadres et les normes. À ses débuts, dans son adaptation de *Cendrillon*, le prince est homo, le père effacé et la mère maltraitante. L'an dernier, son spectacle *Femmes souriant à l'invisible* – à (re)découvrir le 8 mars prochain le midi au parc du Thabor et l'après-midi au Blosne – explorait la figure de la sorcière contemporaine dans son origine première, soit son lien aux savoirs et aux connaissances de la Nature, sa puissance créatrice et son pouvoir de guérison. Pas étonnant donc qu'ici elle fasse une croix sur les moralistes Perrault et Grimm pour revenir à l'essence même du conte et lui redonner une fraîcheur écoféministe. Exit le côté cul-cul la praline et romanesque, la compagnie

Erébé Kouliballets ajoute sa touche. Une touche bien plus réaliste et humaniste, qui ne mâche pas ses mots et ses propos mais bel et bien le loup et la grand-mère.

### FÉMININ/MASCULIN, DOMINÉE/DOMINANT ?

« Quand je préparais *Le Petit chaperon rouge*, j'ai fait un cercle de paroles au centre social du Blosne. Ça y allait ! C'était super, les nanas, avec leur tricot, qui se lâchaient, elles ont sorti des trucs, j'en revenais pas. Ça a beaucoup parlé du masculin et du féminin. J'adore ça. Qu'est-ce qu'un mec ? Qu'est-ce qu'une nana ? Comment je traduis ça avec mon corps ? Perso, je suis passionnée par le corps, c'est un espace qui me sert autant à moi qu'au collectif et dont je peux me servir pour travailler encore longtemps. » Pour chaque mouvement, chercher d'où vient la puissance dans le corps, dans l'abstraction du squelette. Pouvoir puiser autant dans son énergie féminine que dans son énergie masculine. Dans ses cours comme dans sa pratique, elle travaille sur ces points-là, tout en cherchant à provoquer la discussion, le débat. Autour de la signification pour les unes et les autres de la domination, de la soumission. Et propose de considérer ces concepts et sentiments différemment, par le biais de l'élément positif, celui de l'apprentissage et de la transmission.

« On peut imaginer le côté dominé sans le côté



© CÉLIAN RAMIS





négatif. Le dominant a la maîtrise. Le dominé peut être dans l'acceptation. C'est dur, hein, d'accepter ? Enlevez de votre tête l'idée d'oppression. On peut accepter la domination comme état transitoire. Quand on apprend quelque chose par exemple, on l'apprend de quelqu'un qui possède le savoir. Moi, j'ai été éduquée par des maîtres en danse. À ce moment-là, on accepte la domination et on ne parle pas de soumission ou d'oppression. J'ai passé plusieurs mois avec les femmes maliennes sur la question de la domination et elles disent que nous les occidentales, on n'est pas honnêtes à ce sujet, en prétendant ne jamais être dominées. Il y a toujours des endroits où on est dominé-e-s. Moi, je suis dominée par la danse, il me faut

ma piquouze toutes les semaines. », s'anime Morgane qui pourrait continuer des heures durant, alternant discours théorisé et concrétisation corporelle, le corps étant alors traversé par le souvenir de l'expérience et l'émotion. Les systèmes de croyances dans lesquels chacun-e est éduqué-e influe nécessairement sur nos personnalités.

Dans ses pièces, la compagnie Erébé Kouliballets interroge le passage au cours duquel la jeune fille va se construire femme et les éléments auxquels elle va s'allier et se confronter pour y parvenir et en ressortir plus mature et plus forte. Dénué son personnage de morale patriarcale apparaît ainsi comme fondamental pour entrevoir les capacités et les rouages de ce développement mais aussi pour voir éclore

## « Tout est fait ici pour arriver à l'acceptation. Ce loup, il est un obstacle pour l'enfant mais aussi pour lui-même. Peut-être surtout pour lui-même. »

de manière limpide les entraves de la société actuelle à l'émancipation des jeunes femmes.

### SE RÉAPPROPRIER LES CONTES : QUEL INTÉRÊT ?

De cette libération, tout le monde en profite. Le petit chaperon rouge, le loup et la grand-mère. « Les contes ont une raison d'être, ils font partis de notre patrimoine mais je pense que c'est important de se les réapproprier. Quand on raconte Le Petit chaperon rouge aux enfants, c'est pour leur faire peur. Il faut transformer cette peur. En tant qu'institutrice, je me pose la question parce qu'il y a des trucs qui me gênent : ce côté bon contre méchant. Ce n'est pas assez nuancé. Et très sexiste ! Je m'amuse à leur raconter de manière différente, en parlant du chaperon vert par exemple. Dans la pièce, ici, de la vision grand méchant loup et petit chaperon naïf, on passe à un conte initiatique. De la petite fille à la femme, avec un côté cannibale, comme un rite de passage. », commente Delphine Chillard, 38 ans. Dans *Loups*,

elle est la grand-mère. Une femme âgée et forte « qui peut dire 'attention', 'j'en connais un paquet' pour protéger sa petite fille mais qui va finalement lâcher en se disant que le petit chaperon n'agit pas forcément comme elle l'aurait fait mais qui accepte que les choses se passent différemment. » Un personnage caractérisé par la transmission de son savoir et l'acceptation de la jeune génération à laquelle elle n'appartient plus. « Qui laisse la place et qui accepte la transformation », précise la danseuse.

Pour Pauline Gérard, qui à 24 ans enfle le costume du loup, ce dont il faut se méfier, c'est la manière dont on se transmet le conte. Comme une fable moralisatrice ou comme une simple histoire ? « Ce n'est pas le même impact imaginaire. Personnellement, je n'ai pas trop été nourrie aux contes, ce ne sont pas mes repères, je ne peux donc pas dire s'il y a des conséquences. Mais en travaillant sur la création, je me suis replongée dans le conte et ça m'a bien confirmé le côté cliché dont je me souvenais





© CÉLIAN RAMIS

avec le grand méchant loup et le petit chaperon rouge mis en garde du danger. », souligne-t-elle. Pas facile dans ce contexte d'aller puiser à l'intérieur de soi pour faire vivre cet animal terrifiant : « Je tâtonne encore mais je commence à le percevoir ce loup, de notre version qui n'a pas de méchant. Tout est fait pour arriver à l'acceptation. Ce loup, il est un obstacle pour le petit chaperon mais pour lui-même aussi. Peut-être surtout pour lui-même. » Tout le monde doit apprendre de ses erreurs. Que l'on soit rigide, en proie à ses pulsions ou naïve. *Loups* propose de mêler les expériences pour s'enrichir et s'épanouir dans une personnalité complexe, complète et affirmée. Liant sagesse, animalité, nature et désirs de faire ces expériences.

« Tout le monde va apprendre de tout le monde. On n'a pas encore le dénouement (au moment de l'interview, réalisée en amont du dossier, ndr) mais on ne veut pas du côté moralisateur et binaire. On ne veut pas non plus dire comme Perrault : 'petite fille ne sois pas trop naïve sinon ce sera ta faute'... », explique Juliette Guillevin qui se dit très proche du personnage qu'elle incarne dans la pièce : « Je me retrouve dans son côté un petit peu naïf, dans le côté 'tout est beau, tout le monde est cool', j'ai tendance à voir le positif dans les choses et dans les gens. Et j'ai eu des expériences qui m'ont fait grandir. Ce qui est marrant également, c'est que Pauline et moi, on se ressemble pas mal, tout en étant

des opposées sur certains points et qu'au final, la ligne est fine entre le loup et le petit chaperon rouge. »

### LA PEUR DU LOUP

Remettre les choses en perspective et en mouvement, pour bouleverser l'ordre établi. Chez Perrault, la morale est amoral dans la vision manichéenne dont il est d'usage dans les contes. Le mal triomphe sur le bien. La petite fille meurt. Et c'est toute la lignée des femmes que l'on place sur le banc des accusées. La mère, pour avoir laissé son enfant courir le risque de sortir seule, la grand-mère, pour avoir été en incapacité de la protéger également, et évidemment, la petite fille qui a fait confiance à un inconnu. Pas n'importe quel inconnu. Le loup, l'allégorie sexuelle de l'homme. Celui qui séduit les filles avec de belles paroles, de beaux discours, pour les déflorer. Moralité : femmes, enseignez donc à vos filles à craindre l'extérieur et particulièrement les hommes.

« La peur du loup » revient dans les entretiens avec Morgane, Delphine, Pauline et Juliette. Aucune des quatre en occulte l'image. Si le reste du conte ne retient pas particulièrement l'attention des petit-e-s devenu-e-s grand-e-s – mais qui pourtant s'inscrit bel et bien dans l'inconscient collectif – cette partie en revanche les marque au fer rouge. Dans *Loups*, pas question de présenter une forêt sombre et effrayante,

une grand-mère passive, un loup méchant par nature et un petit chaperon rouge victime de sa condition. « *Oui, quand elle rencontre le loup, elle se jette dans sa gueule, elle tourne autour, elle veut y aller !* », ajoute Juliette. Le 26 janvier, c'est encore à l'espace Le Goffic de Pacé qu'on les retrouve. Dans une autre salle, en présence de Lucie – qui incarne la forêt – et en (recherche et essais de) costumes. « *Recommence, plus doucement, assume. Ce n'est pas parce que tu vas lentement qu'il n'y a pas de tension. Entre ton pubis et ton front, tout est en éveil, en tension. La première fois, c'est juvénile, enfantin. La deuxième fois, c'est carrément sexuel, intentionnellement. C'est la grand-mère qui remet de l'ordre là-dedans. Le loup profite du moment où elles sont à terre. Pauline, arrête de sourire, t'es le loup ! Faut d'ailleurs que j'arrête de t'appeler Pauline pour que tu te mettes dans la peau du loup... La grand-mère remonte le loup et le laisse se confronter au petit chaperon. Ne souris pas Juliette, ce sont les premiers moments qu'on fixe cellulièrement, tu ne vas plus réussir à t'en défaire ! Hop, là, danse de séduction malienne. Ok... Il faut que vous bloquiez le périnée quand vous sautez. Là, ça se voit que vous n'avez pas le périnée bloqué.* », commente, en même temps que les filles dansent, Morgane Rey dont l'objectif est désormais de fixer le déroulé. Les soli auxquels nous avons assisté fin octobre forment à présent un quatuor. Et si lors

de la répétition, la chorégraphe leur conseille d'économiser leurs énergies, la trame et l'esprit de la pièce deviennent palpables. Et on finit par comprendre leur langage.

### ENCOURAGER LES EXPÉRIENCES

Si on retrouve cette même dynamique volontaire et bienveillante, se dévoile ici toute la combativité du propos. On s'éloigne définitivement de la version patriarcale pour se rapprocher « de celle qui est diffusée en Inde, au Maroc, dans les pays de l'Est, où la jeune fille dévore la grand-mère et le loup. Investie du savoir de la grand-mère, elle domine et bat le loup et se sert du masculin et du féminin pour avancer. »

Aucune histoire de chasseur venu sauver la fillette et sa grand-mère. Aucune histoire non plus de prédateur sexuel et de viols. Seulement la menace que prolifère la société à ce sujet. Ici, peur, danger, violence, sexe, espace extérieur, ne sont pas des ennemis ou des armes d'éducation massive mais des réalités, des expériences, des sentiments investis sainement. Aucune épreuve amenant à la construction et au développement personnel ne se fait en douceur. Considérant la forêt comme un lieu allié d'initiation, le petit chaperon découvre par elle-même, tout en puisant dans le savoir de son aînée, sa féminité et entraperçoit une partie de sa sexualité à laquelle elle se frotte consciemment,



© CÉLIAN RAMIS



testant ainsi ses propres limites. Elle affronte sa peur et embrasse sa curiosité et ses désirs. Personnage moderne qui questionne son rapport à la société, le petit chaperon s'affranchit des normes actuelles en choisissant de s'écouter et de se faire confiance. En acceptant sa position de dominée jusqu'à devenir dominante. « *Dans nos contradictions et dans nos rencontres, c'est là qu'il se passe des trucs.* », s'enthousiasme la chorégraphe. Ça se ressent dès à présent dans le travail collectif du quatuor qui a commencé le matin même à répéter avec les percussionnistes et musiciens jazz – style choisi pour sa symbolique de liberté et d'émancipation et sa grande potentialité en terme d'improvisation - Sébastien David, Briac Soury et ses élèves.

L'émotion naît de cette vision partagée d'une leçon de vie saine, libérée des assignations de genre et des injonctions constantes et intolérables qui placent les individus en situation de survie. Le discours change et au lieu de se crispier au son des mises en garde - « *Ne parle pas aux inconnus* » / « *Ce n'est pas très prudent de sortir toute seule* » / « *Tu ne devrais peut-être pas t'habiller comme ça... Enfin, faudra pas te plaindre.* » - on lit désormais dans les mouvements de leurs corps et les intentions qu'elles y mettent un autre son de cloche. Les filles, allez-y. Sortez. Explorez. Assumez votre curiosité, votre envie d'expérimenter. Ne culpabilisez

pas face au loup. Ecouter son désir, le provoquer, jouer avec, l'assouvir n'a rien d'avilissant. Au contraire, il n'en sera que plus libérateur, tant qu'il est manié dans le respect et la bienveillance.

### LES BIENFAITS D'UN APPRENTISSAGE FÉMINISTE

Une autre forme d'apprentissage est possible. Et elle est résolument féministe. « *On n'a pas eu besoin de formuler le côté féministe de la pièce, c'était assez inné. On partage ça dans nos vies respectives. Sans se le dire formellement, on partage le même combat, on remet en cause (l'ordre établi, ndlr). Ici, on n'a pas vu un petit chaperon qui subit mais qui provoque, sans que ce soit péjoratif.* », analyse Pauline Gérard, rejointe par Delphine Chilard : « *On est toutes de fait dans le partage du féminisme et des droits des femmes et sur scène, ce que je vois, ce sont des femmes avec un sacré charisme !* » L'évidence n'est pas contredite par Juliette Guillevin : « *On est quatre femmes à faire la pièce et Morgane en est à l'initiative donc forcément c'est féministe ! C'est alternatif et contemporain comme Morgane sait le faire. On tire nos mouvements de nous. De qui on est, de nos émotions et de nos intentions. En ça, ça forme une pièce féministe. Humaniste.* »

Elles n'ont pas les mêmes parcours et les mêmes expériences en matière de danse. Du

## « C'est alternatif et contemporain comme Morgane sait le faire. On tire nos mouvements de nous. De qui on est, de nos émotions et de nos intentions. En ça, ça forme une pièce féministe. Humaniste. »

classique à la danse africaine, en passant par le contemporain et surtout le hip hop, Pauline a atterri dans les cours de Morgane Rey en effectuant un stage au Triangle, il y a plus d'un an. Appréciant le mélange de danse africaine et de danse contemporaine, la liberté d'y ajouter sa propre expérience, mais aussi le travail sur la respiration et la relaxation, elle décide de poursuivre son apprentissage. Tout comme Delphine qui n'a pas quitté la chorégraphe depuis 10 ans. Avant, elle avait fait du flamenco, de la danse contact et de la danse bretonne : « *J'avais pris un stage de danse africaine au Triangle avec une amie à elle. Elle est venue faire un partage et je l'ai suivie dès lors. J'aime son rapport à la danse, au partage, à la création, à sa manière de nous apprendre des choses avec rigueur pour qu'ensuite on les transforme.* »

Juliette, elle, a quasiment toujours pratiqué du modern jazz. Mais a testé plusieurs styles, du hip hop au charleston, en passant par le contemporain et le classique, en intégrant une association vannetaise dont la mission est de créer des spectacles de danse dont les profits sont reversés aux Restos du cœur du Morbihan. « *Je voulais faire de la danse contemporaine quand je suis arrivée à Rennes l'an dernier. J'ai appelé le Triangle mais il n'y avait pas de place dans tous les cours. Je suis allée en danse africaine, le groupe m'a plu et la pédagogie de Morgane aussi. Et surtout, je n'avais jamais connu ça, ce rapport corps/esprit connecté en permanence. J'adore la danse parce que ça me permet d'exprimer des choses que j'ai en moi et Morgane met des mots dessus. J'ai compris des trucs que je n'avais jamais compris avant. Dans l'écoute de soi, l'écoute des autres. Dans la connexion du plexus solaire avec le sol qu'on amène vers le ciel en fonction des émotions,*

*etc. Je ne peux pas donner d'exemple concret, ce sont des sensations que j'ai. Des choses qui m'apparaissent comme une évidence une fois qu'elle les a formulées.* », décortique la danseuse de 25 ans.

### LIBERTÉ ET ÉMANCIPATION

Il apparaît évident en les écoutant que la manière d'être et de travailler de Morgane Rey transparaît dans le propos de la pièce et le processus de création. Que ce soit dans les cercles de paroles, dans les rencontres individuelles qu'elle a instauré avec chaque danseuse afin de créer un lien de confiance et approfondir chaque personnage indépendamment des autres, dans le soin qu'elle apporte à la création et à la tenue des carnets de bord, dans les discussions qu'elle provoque en cours ou dans son langage dessiné, les trois femmes en éprouvent un sentiment de liberté et d'investissement réel. Si elles précisent être encore et toujours en apprentissage face aux feuilles que Morgane leur donne – sur lesquelles elle dessine le mouvement qu'elle a en tête – elles s'approprient la partition, chacune avec son style, son corps et sa danse.

« *Je fonctionne beaucoup avec des photos, des textes et des peintures. Je suis vite allée vers le dessin pour retranscrire mes partitions chorégraphiques. C'était très enfantin au départ et puis j'ai affiné. J'ai vu qu'il y avait une bonne réception de cette méthode. En fait, je ne dessine pas réellement, je retranscris l'énergie du mouvement dans le trait. C'est une manière très minimaliste d'aborder la danse, qui est pratique, pas compliquée et qui laisse la liberté à chacun-e d'y mettre du sien. J'aime que les gens puissent investir ce que je leur propose.* », explique Morgane Rey. Pour Delphine Chilard, de nombreux effets positifs en émanent : « *En*





© CÉLIAN RAMIS

**« La danse, c'est l'indépendance du corps ! L'exercice de la liberté ! La danse, c'est une façon de dire non aux injonctions, d'aller vers la résilience. »**

*fait, elle nous transmet des pas puis on s'en inspire et on en crée d'autres. Sans faire n'importe quoi bien sûr. Au niveau du corps, ça m'ancre au fur et à mesure. J'apprends à habiter mon corps, le connaître. Pas que dans le mouvement mais dans un tout. La danse africaine me donne conscience de tout un tas de choses dans mon corps. Et avec les feuilles en plus, on apprend à faire confiance à comment on va interpréter ce qu'elle dessine. C'est un fil conducteur puis il faut le sentir dans son corps. Tu explores, tu poses des questions, tu prends confiance au fur et à mesure. Je crois que c'est ça qui impacte mon quotidien de manière poussée. Parce que dans un groupe de confiance, on apprend à lâcher prise, on apprend à se fier à notre capacité à ressentir et à transformer. »*

Exit le manichéen et le binaire. Sous la forme d'un solo amateur (la conteuse), d'un duo professionnel (le petit chaperon rouge et Morgane dans les 3 rôles : forêt-grand-mère-loup) et d'un quatuor amateur, la compagnie Erébé Kouliballets aime explorer la complexité, la modernité, le mélange et le métissage, l'équilibre du féminin

et du masculin. Pour tendre vers plus d'authenticité et de liberté. On admire la capacité à le faire sans lisser ou édulcorer la réalité.

Au contraire, on est soulagé-e-s de cette réappropriation libératrice d'un conte qui une fois envahi par la morale patriarcale devient toxique pour la construction des jeunes filles. Ici, le rouge qui domine la pièce n'est pas celui de la faute et de la culpabilité mais bel et bien celui qui coule dans nos veines et nos culottes, et teinte nos tentes, véritables espaces de paroles entre femmes, de partage, d'écoute et d'échanges. Sans oublier la forme artistique qui vient dynamiser nos vécus, expériences et questionnements pour les mettre en relief et en mouvement : « *La danse, c'est l'indépendance du corps ! L'exercice de la liberté ! La danse est une façon de dire non aux injonctions, d'aller vers la résilience. »*

**Rendez-vous le 10 mai à l'Antichambre de Mordelles pour découvrir *Lou(ps)* et sur le site [yeggmag.fr](http://yeggmag.fr) pour suivre les étapes en attendant la représentation.**



© CÉLIAN RAMIS



## MAD'ÂMES : LES INDISCIPLINÉES DU STREET ART

**Les femmes ne sont pas artistes. Les femmes ne font pas du street art. Le street art ne peut se définir que si l'on utilise de la peinture en bombe... Formulé ainsi, ce discours n'a pas de sens. Ni formulé autrement d'ailleurs. Une preuve supplémentaire en acte et preuve avec l'exposition collective MAD'ÂMES à découvrir jusqu'au 16 février à l'Impermanence galerie, à Rennes. Les huit artistes réunies mêlent leurs univers dans une fresque murale devant laquelle il est conseillé de prendre le temps de s'arrêter. Pour observer, se perdre dans les détails, voyager, rêver... Pour respirer, tout simplement.**

Dos à l'entrée de Beaulieu, le restaurant Le Tournebride. Et en contrebas, un parking et un accès à l'Impermanence galerie. Et en bas des escaliers, un espace dans lequel s'attèlent les artistes de l'exposition collective à venir. Le lendemain, le 18 janvier, aura lieu le vernissage de MAD'ÂMES. Bibiche Zède, Christine (2 x) Ammour, Maïté Rouault, Valérie Martin, Maya Wnu, Helena Gath, Eve le Trévedic et Anne-Laure Chevallier œuvrent ensemble à la transformation du mur - mis à disposition par le restaurant - en une grande fresque onirique, contrastée et poétique. On joue à s'éloigner pour profiter de la vue d'ensemble et à se rapprocher pour observer chaque détail, ce

qui relève de la mission impossible. De l'origine du monde à la végétation, en passant par les éléments célestes et la faune, l'œuvre, ornée par ci par là d'or et de cuivre, est envoûtante. Les couleurs fluos du paysage se marient au noir et blanc des personnages et les différents univers, propres à chaque artiste, viennent créer une sorte de symbiose harmonieuse agrémentée par les nombreux rires du collectif qui, malgré le froid et la grisaille, s'applique joyeusement à la métamorphose de la façade.

### SANS REVENDICATION ?

À l'invitation de Maya Wnu et Thiago Ritual, gérant-e-s

de l'Impermanence galerie, elles ont toutes répondu positivement. « On nous invite à dessiner sur les murs, on dit oui ! Pour le faire, pour être ensemble, pour avoir du plaisir ! », souligne Eve le Trévedic. L'idée initiale : réunir des univers artistiques que le duo apprécie - dans une exposition à découvrir à l'intérieur de la galerie - et les mélanger dans une fresque murale. « C'est une exposition collective féminine mais pas féministe. Même si certaines sont féministes, il n'y a pas forcément ici de revendication. C'est surtout « artiste » qui intéresse », explique Maya. Sa description nous intrigue. On cherche alors à décortiquer le propos : « On veut arrêter d'être cataloguées comme des artistes femmes. C'est une expo normale d'artistes et on ne devrait pas avoir besoin de revendiquer qu'on est des artistes. On l'est, point barre. »

Malheureusement, comme le souligne Thiago Ritual, dans le milieu artistique - comme dans le reste de la société - les femmes disposent de moins d'espace de diffusion que les hommes qui eux sont plus souvent programmés et programmeurs. Pour Bibiche Zède, « on est obligé-e-s de passer par le sexe des gens avant de se faire reconnaître comme artistes à part entière. » Ce qu'elle critique fermement : « On n'est pas obligé-e-s de savoir que j'ai des ovaires ! » Ce n'est pas nouveau, partout où elles sont et vont, les femmes doivent redoubler d'effort pour prouver leurs valeurs et leurs talents. Surtout quand elles investissent un domaine pensé masculin. « Les femmes ont du talent et ça peut déranger les hommes dans une société patriarcale. », insiste Valérie Martin, rejointe par Christine (2 x) Ammour : « C'est notre image artistique qui nous relie, qu'on soit homme ou femme. » Finalement, la revendication est évidente : être considérée pour son talent et non pas pour son sexe. Une demande pleine de sens pourtant toujours pas « naturelle » puisqu'il faut encore en passer par des démonstrations des inégalités bien vivaces.

### « ON FAIT CE QU'ON VEUT ! »

Au fil de la discussion, les arguments et anecdotes autour de la place des femmes dans le street art se multiplient. « Il y a une représentation masculine du street art. On imagine des hommes avec des bombes. Alors voir une femme peindre un mur au pinceau, c'est trop ! Au Brésil, il y a plein de nanas dans ce milieu, elles sont intégrées à la scène artistique, c'est normal là-bas. », commente Thiago. Helena Gath confirme : « En Amérique latine, en Italie, en Espagne, c'est beaucoup plus ouvert à tous les genres, styles,

sexes qu'ici. Au Pérou par exemple, on voit beaucoup de femmes - ce sont les maitresses - peindre les murs extérieurs des écoles maternelles et primaires avec des pinceaux. » Durant les deux journées de réalisation de la fresque, elles ont constaté le passage de plusieurs artistes reconnus dans la discipline et se sont senties observées, jugées, « comme attendues au tournant », précise Eve.

Maya, qui a arrêté de peindre dans la rue parce qu'elle était la seule femme, rigole : « Y en un qui est venu me voir pendant que je dessinais l'oiseau et qui m'a demandé 'Mais c'est quoi le message ? Pourquoi un oiseau ?'. Je lui ai répondu que c'était parce que j'avais pas la place de faire un poney ! Et il a continué : 'Mais pourquoi au pinceau ?' Pour d'autres, on avait du mal à savoir ce qu'ils pensaient. Enfin, y en a 1 ou 2 qui ont dit quand même que ça leur plaisait pas. On ne dirait pas ça aux graffeurs. » Derrière les rires, elles dénoncent le paternalisme condescendant et méprisant visant à les amener à renoncer. Mais c'est mal connaître les MAD'ÂMES qui avec cette exposition et cette fresque murale - qui casse doublement les codes en raison des outils utilisés et du sexe des artistes - lancent un crew de street art du même nom. « On fait ce qu'on veut ! On montre qu'on est là, qu'on existe, qu'on fait des trucs, rétorque Bibiche Zède. Toute peinture murale n'a pas besoin d'être validée par les mecs. »

### CE N'EST QUE LE DÉBUT !

Le collectif permet donc d'accentuer la visibilité de chacune, de développer des réseaux et de faire infuser dans les esprits que le talent n'est pas défini par le sexe de l'artiste. Après tout, que sait-on de Banksy ou de War ? Sans connaître leurs identités, on les imagine au masculin. Ici, les MAD'ÂMES s'affranchissent des codes et des normes. En liant leurs arts, elles prennent leur pied et livrent au grand public une fresque murale onirique et poétique. L'étincelle est créée par l'assemblage des techniques (collage, pochoir, peinture, etc.) et savoir-faire et le croisement de leurs univers alors mis en dialogue. « Ce sont des univers qui créent un univers. Quand on regarde les étoiles, on en regarde plein et c'est ce qui fait l'univers. », s'amuse à déclarer Bibiche Zède et Eve le Trévedic. Pas de doute, ces indisciplinées aux pinceaux bien pendus n'ont pas fini de transformer autant l'urbanisme que les mentalités. « On n'a pas fini de nous voir sur les murs de la ville », conclut Maya Wnu, l'œil frétilant.

| MARINE COMBE

bref

**ESCALES**

Le 11 février, au Tambour, Maclarnaque présente un ciné-concert world pour les 3 ans et +, dans le cadre du festival Travelling. Bonheur, rejet et écologie sont traités au fil de 4 courts-métrages d'animation. La Dj rennaise mélange les esthétiques d'inspiration brésilienne, afrolatine, cubaine, antillaise saupoudrées de musique électro et embarque ainsi les petit-e-s d'escale en escale. À 16h30.

chiffre du mois

**21/02**

Queen Blood invite les danseuses, talentueuses et puissantes, de Paradox-sal à 18h au Garage, à Rennes.

chiffre du mois

bref

**FEMMES ET CINÉ**

Le 12 février, Travelling propose une rencontre animée par Elise Calvez, de HF Bretagne, avec Véronique Le Bris, journaliste, reporter et critique de cinéma, autrice de *50 femmes de cinéma*, et Céline Dréan, réalisatrice et scénariste, autour de la place des femmes dans le cinéma. L'échange sera précédé de la projection du film de Clara et Julia Kuperberg, *Et la femme créa Hollywood*. Au Tambour, à 18h30.

bref

à

l'

affiche

yegg aime le waack

**OUI, ET VOUS ?**

Au Triangle, à Rennes / 01-03-2019 à 20h

bref

à

l'

affiche

L'ÉQUIPE DE YEGG  
VOUS SOUHAITE UNE  
DE FAIRE CE QUE  
VOUS VOULEZ

**À COUPER LE SOUFFLE !**

C'est une ingénieuse merveille qu'a réalisé la cinéaste Alice Rohrwacher avec son film *Lazzaro Felice*, projeté le 18 janvier dernier lors de l'inauguration du festival du film italien Filmissimo, au cinéville Colombier de Rennes.



© CÉLIAN RAMIS

Le film met une première claque. La réalisatrice une seconde. De celles qui font du bien parce qu'elles permettent de regarder le monde avec simplicité mais sans naïveté. De s'émerveiller devant la bonté pure d'un être humain, malgré la brutalité de l'exploitation avilissante de toute une communauté pour en arriver ensuite à l'effet grossissant de toute une société. « *En italien, 'lazzaro' désigne un homme qui vit dans la rue. 'Lazzaro felice' est une expression locale, difficile à traduire, mais ça désigne un homme qui n'a rien et qui est heureux.* », précise Alice Rohrwacher, présente ce soir-là à Rennes. Lazzaro, c'est un simple d'esprit qu'elle refuse de juger. C'est un saint de la religion du « nous », les humains. Si son film est plein de grâce, emprunt de références bibliques et de spiritualité, il n'en est pas moins très cartésien et réaliste. Hors du temps et de la civilisation, les paysannes de l'Inviolata, hameau rural du centre de l'Italie, travaillent à la solde de la marquise, réduit-es en esclavage, sans en avoir conscience. La révélation de la grande escroquerie les propulse directement dans le monde moderne où là encore, ils/elles sont à la marge. « *Ce sont des gens qui restent*

*toujours dehors. En dehors des luttes.* », souligne la réalisatrice qui a, plus jeune, vécu dans une zone proche de l'Inviolata : « *Quand on est arrivé-e-s en Ombrie avec mes parents, nous avons habité une maison qui venait d'être laissée par ces gens-là. J'ai grandi dans le vide qu'ils avaient laissé.* » Marquée par ses souvenirs personnels, *Lazzaro Felice* (en français, *Heureux comme Lazzaro*) ne peut être détaché de son vécu et ressenti : « *J'ai fait des études classiques, pas de cinéma. Mais j'aimais le cinéma. Le documentaire. C'est le hasard de la rencontre avec mon producteur qui m'a fait venir au cinéma. Je crois qu'on fait des films parce qu'il y a des choses qu'on n'arrive pas à dire. C'est plus simple avec les images qu'avec les paroles. Ce n'est pas un film autobiographique mais moi aussi j'ai quitté la campagne pour aller à la ville. Même si je ne suis pas Lazzaro, j'ai partagé son regard pendant un moment. J'imaginais toujours avoir Lazzaro à côté de moi.* » Alice Rohrwacher offre au 7e art un troisième film subtil, intelligent, juste et puissant. Sur l'innocence, les migrations, l'exploitation, le bonheur, la lutte des classes, l'écologie, le ridicule et la persistance. Sublime et profond. | MARINE COMBE



## TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



- Verdict  
- p.31
- YEGG & the city  
- p.32



Cd

**MANGA**  
MAYRA ANDRADE  
FÉVRIER 2019

Avec *Manga*, on retrouve la rythmique traditionnelle de la musique brésilienne mais Mayra Andrade ne s'en contente pas. Elle l'emmène, et nous avec, dans une direction à chaque fois inattendue, créant des ruptures dans le rythme tout en conservant une incroyable fluidité. Avec sa musique, elle nous attrape, dès les premières notes, et on se régale de cet instant partagé. Sur cet album, qui vient compléter sa discographie cinq ans après *Lovely Difficult*, elle mêle portugais et créole cap-verdien et crée un bouillonnement de sonorités de musiques traditionnelles, d'afrobeat et de musiques urbaines. D'« Afeto » à « Manga », les deux titres dévoilés plusieurs mois avant la sortie de l'album début février, la chanteuse capverdienne offre déjà une palette alléchante et prometteuse qui se poursuit, sans déception, au fil d'un disque solaire, dynamique et lancinant. Elle sait nous faire danser, nous faire voyager, attiser notre curiosité et surtout, nous faire tout abandonner pour un vrai moment de lâcher prise. Reposant, motivant et stimulant.

I MARINE COMBE



Dvd

**SEX EDUCATION**  
LAURIE NUNN  
JANVIER 2019

Diffusé très récemment sur Netflix, nous ne pouvions passer à côté du phénomène britannique qui fait aussi bien fureur outre-manche qu'outre-Atlantique. En effet, si esthétiquement la série reprend tous les codes de la teen american college fiction, elle est dotée d'un profond humour noir très british. Les personnages d'Otis et Maeve autour desquels le scénario tourne, sont perspicaces et intenses aussi bien dans leurs choix que dans leurs incertitudes. On découvre un jeune garçon vierge qui va, impulsé par Maeve, la jeune et belle rebelle qu'il ne connaît guère au-delà des « on dit », s'adonner à des consultations thérapeutiques autour de la sexualité des jeunes élèves de son lycée. Si Otis n'est pas expérimenté en la matière, il a pour mère une très réputée sexologue et son éducation lui a permis d'acquérir de nombreuses connaissances sur la théorie. Maeve aux affaires et Otis à la psychologie, le binôme va faire fureur et c'est une affaire qui roule. Bardée d'un sens comique implacable et d'une cohérence réaliste à la limite du voyeurisme, *Sex Education* nous plonge au cœur de l'univers d'une jeunesse qui nous propose une vision enjouée de celle-ci. Si le traitement et la considération du sujet principal, à savoir la sexualité, peuvent apparaître aux premiers abords comme simplistes voire caricaturaux (Netflix n'imposerait-il pas encore là son point de vue naïf et blablabla...), ils ne le sont pas tant de par la sympathie et la candeur atypique des personnages dans un environnement isolé de Grande Bretagne. Un microcosme passionnant, poétique et narré sans vérité établie. Une belle production amusante et créative sans ambition de révolutionner le genre. I CÉLIAN RAMIS



**LES INVISIBLES**  
LOUIS-JULIEN PETIT  
JANVIER 2019

L'envol, un centre d'accueil pour femmes, possède une équipe de travailleuses sociales enthousiaste et intrépide. Femmes elles-mêmes, elles sont toutes très différentes et savent se servir de leurs sensibilités propres pour mener à bien leur mission. Le mot d'ordre, améliorer la vie des femmes SDF qui viennent au centre en journée afin de bénéficier d'un peu d'aide et d'un endroit où se laver et se reposer. Mais voilà, le centre va devoir fermer. Il semble ne plus répondre à sa mission première et un nouveau protocole de prise en charge est décidé pour toutes ces femmes. Bien décidées à ne pas se laisser chambouler leurs vies, leurs voix trouveront un écho auprès des travailleuses du centre et ces dernières décideront, en toute illégalité, de réinsérer coûte que coûte ces femmes. Changement de plans et changement de cap. Système D et aventures en ligne de mire, l'équipe des travailleuses sociales mène une guérilla d'insertion sociale. Déjà coutumier du genre, Louis-Julien Petit, réitère après *Discount* et son succès en 2015. Ce réalisateur filme avec vivacité les laissés-e-s pour compte et la déshumanisation de nos sociétés capitalistes. Une chronique sociale, pleine d'humour, d'altruisme et d'abnégation qui rend hommage aux femmes invisibles et abandonnées et à celles qui se bâtent pour leur donner de l'espoir. On comprend que le ton des films de Louis-Julien Petit touche. Armé d'un optimisme bouillonnant agencé sur un récit quasi allégorique d'une fable moderne et sensitive, le film capte l'attention et mobilise l'esprit citoyen en chacun de nous. On saluera la spontanéité féconde des actrices non professionnelles. Une comédie contagieuse qui se dresse contre l'absurdité du système et ces désastreuses conséquences sur les vies des oubliés-e-s.

I CÉLIAN RAMIS



Livres

**DEVENIR BLEU**  
NATHALIE BUREL  
JANVIER 2019

La Rennaise Nathalie Burel nous ravie d'un recueil de nouvelles qui n'ont pourtant rien de joyeuses ou d'optimistes. Loin de là. Ici, il est toujours question de crimes. Un homme qui assassine sa compagne, un voisin qui tue un enfant, une histoire de harcèlement, une autre de suicide... tous les récits convergent vers la narration sans fioritures romanesques et littéraires des tréfonds de l'âme humaine. Sans condamner ni excuser, Nathalie Burel se place en passeuse d'histoires morbides parce qu'elles sont malheureusement courantes et relèvent du quotidien. Avec recul, elle relate les faits et les contextes et nous soulage aisément des détails indigestes d'environnement et de décor qui serviraient à nous prendre à partie et nous faire fondre d'empathie pour les personnes qui infligent de la souffrance, aux autres ou à elles-mêmes. Les nouvelles sont brutes et profondes, de par la force de l'écriture et de par les atrocités « banales » qui y sont décrites. On en fait qu'une bouchée.

I MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

# YEGG & THE CITY

Épisode 58 : Quand la force de l'écriture réside dans l'humanité

« Les gens acceptent qu'on quitte son pays à cause de la guerre mais n'acceptent pas qu'on quitte son pays pour la dignité. Pour conserver sa dignité. Sa dignité de femme libre. » Le 11 janvier dernier, à 17h30, Gloria Yibokou était l'invitée, avec Ibrahim Sountara, de l'instant T, un rendez-vous organisé par la bibliothèque des Champs Libres afin de mettre en lumière des auteur-e-s, des ouvrages et des thématiques. L'intitulé de la rencontre, ce jour-là : « Parcours de migrants, la force de l'écriture ». Le duo dénonce les préjugés tenaces qui sévissent encore en France. « Quand les européens s'installent en Afrique, ce sont des expatriés mais quand des Africains s'installent en France, ce sont des migrants. Pourquoi avoir fui en France ? Parce que c'est là France qui a colonisé mon pays. C'est la seule langue que je connais. Je suis venue ici en pensant trouver de l'aide mais je n'en ai pas trouvé. C'est l'indignation qui m'a fait écrire. », explique Gloria Yibokou, auteure de trois livres dont *Couleur noir*. Ibrahim Sountara poursuit : « J'ai écrit parce que

depuis petit, je suis intéressé par l'écriture. Mais je me disais qu'il fallait avoir quelque chose à raconter. J'ai fait la route jusqu'ici dans le froid, avec les pieds gelés. Je ne pouvais même plus marcher. Je me suis dit alors qu'il fallait que je l'écrive. » Il y a une urgence à déconstruire les stéréotypes, à raconter, sans pour autant être obligé-e de tout dire. « Je n'aime pas expliquer ce qui m'a fait partir. Je suis venue pour la dignité, la liberté, le droit à la parole. On ne part pas par plaisir. » Les deux écrivain-e-s soulignent l'importance des rencontres et des interventions hors milieu défendant les droits humains : « À la fac, dans les collèges, les lycées, les écoles... On évite de parler réellement de ces questions-là. Ça change tout de se retrouver face à un migrant. Il faut parler des coûts de la politique de répression concernant l'immigration. Ici, j'ai eu des difficultés car ce n'est pas chez moi mais aussi en raison de ma couleur. J'ai réalisé que j'étais noire. On est tout aussi forts et fragiles. Tout aussi humains ! »

| MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP  
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON  
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU  
 KARINE SABATIER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO  
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN  
 FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC  
 LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE ANOUC MONTREUIL  
 ISABELLE PINEAU NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLO  
 ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ  
 DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER  
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS  
 CATHERINE LEGRAND  
 JEN RIVAL



## LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS  
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR